

Défense de ne pas entrer

PAR ALAIN JOUFFROY

Littérature — Lettres françaises Mars 1971

JÉRÔME PEIGNOT est l'un des écrivains qui suscitent le plus de malentendus. On lui attribue généralement des intentions qu'il n'a pas, et l'on passe bien entendu sous silence celles qu'il déclare le plus haut. Comme ses romans sont écrits à la première personne, et comme ses premiers livres s'intitulaient *Les Jérômiades*, on nous le présente le plus souvent comme un homme tout entier tourné sur soi-même, enfermé dans sa « tour d'ivoire », donc incapable d'entrer dans l'univers des autres, recroquevillé dans sa myopie et ses migraines. Il ne cache pas, en effet, ses défauts et ses malaises les plus particuliers, et met son point d'honneur à insister lui-même sur ce qui, de ses attitudes et de son comportement, le gêne le plus. Il a poussé assez loin — c'est le moins qu'on puisse dire — l'art de se caricaturer soi-même. Aussi bien, fils de la grande famille de typographes que l'on

sait, et auteur d'un remarquable essai (*De l'écriture à la typographie*) (1) qui ne renie aucunement cette filiation, on lui reproche le plus souvent, depuis *Grandeur et misères d'un employé de bureau* (2), (histoire des démêlés d'un « délégué » du personnel » avec la direction d'une importante maison édition américaine), de contredire par le narcissisme de ses livres, l'égotisme de ses points de vue, les élégances ou le maniérisme de son écriture, les positions politiques qui sont les siennes, et qui le rendent solidaire, par exemple, de la lutte ouvrière et étudiante.

La critique dont il est ainsi l'objet coïncide avec la critique générale, que nous connaissons bien, qui consiste à tenter de ridiculiser tous les « intellectuels de gauche », « bourgeois », « petit-bourgeois », etc.) afin de leur

(1) Collection Idées - Gallimard.

(2) Gallimard.

Lettres françaises

faire comprendre qu'on ne prendra jamais au sérieux, par exemple, leur adhésion au mouvement révolutionnaire. Et que leurs contradictions sont si fortes qu'elles ne leur permettront en aucun cas de sortir d'un tout petit domaine, qui n'intéresse qu'une élite », etc. Cette critique, en vérité, ne porte qu'un seul nom : *réactionnaire*. Elle l'est sur le plan littéraire, comme elle l'est sur le plan politique. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit principalement exprimée dans les revues, des hebdomadaires et des journaux bien connus pour l'admiration qu'on y manifeste à longueur de pages pour des écrivains et des hommes politiques de droite, sinon d'extrême droite. Et ce sont de tels articles, on l'a compris, qui m'incitent à prononcer aujourd'hui l'éloge de Jérôme Peignot, et à tenter de montrer qu'il est vraiment, de quelle manière il a récemment évolué, et ce que veulent dire ses livres, en parti-

culier le dernier d'entre eux, sans goûte l'un des plus significatifs, et des plus inattendus : *La Tour* (3). Je considère en effet que ce récit — c'en est un, plutôt qu'un « roman » —, permet de déchiffrer, pour la première fois, la personnalité d'un écrivain qui s'est trop longtemps tenu sur la défensive, et que les attaques dont il est l'objet pourraient transformer, assez vite, en écrivain provocant, sinon en polémiste. Quelques-unes de ses formules en annoncent le mordant, peut-être l'efficacité. Ce n'est d'ailleurs pas la moindre des qualités de Jérôme Peignot, qui a tenté, avec *La Tour*, de renouer avec la tradition des romantiques allemands, en particulier celui de Novalis et de Schlegel, l'auteur de *Lucinde*. Mais c'est là, précisément, que la critique réaction-

(Suite page 4)

(3) Ed. Christian Bourgois.

(Suite de la page 3)

Défense de ne pas entrer

naire devient aveugle : elle confond le « romantisme » avec l'idéalisme qui est le sien, et elle ne sait pas encore que ce que Nerval appelait, lui, le « supernaturalisme » peut conduire au surréalisme, plutôt qu'à René Guénon, c'est-à-dire à une identification volontaire des rêves de la pensée (l'utopie) avec le comportement quotidien, je veux dire avec une radicalisation de l'opposition individuelle à l'ordre social et culturel établi.

Que dire, que penser de cette *Tour* ? Jérôme Peignot y raconte, apparemment, l'histoire qui lui est arrivée il y a un peu plus de trois ans. Il se promenait en voiture, avec la femme qu'il aime, en Dordogne. Craignant de la moins aimer, et que cet amour ne lui file entre les doigts, les promenades avec elle lui permettaient de revivre, ou de « relancer » un amour qui semblait condamné. Eveillé à tous les signes de déclin de cet amour, il souffrait de vivre à nouveau l'échec qui peut détruire l'édifice entier d'une vie : celui de la passion exclusive que l'on peut vouer à une femme. Un jour, se promenant ainsi dans la campagne du Périgord, ils découvrent ensemble une tour, fort étrange à bien des égards, et qui, au lieu de les rapprocher l'un de l'autre, comme cela aurait pu sembler naturel, les divise encore davantage : chacun d'eux commençant, à partir d'elle, un rêve singulier. Adrienne, en effet, découvre qu'elle y a vécu dans une « vie antérieure », et désire relever cette ruine pour le compte des monuments historiques. Le narrateur, au contraire, ne veut y voir que la « forme d'un rêve », et l'idée d'y jouer le rôle d'assistant dans des travaux de réfection le rebute profondément. Mais la Tour exerce malgré tout, sur elle comme sur lui, une action si forte, — Breton eût dit une action si *magnétique* —, que leurs rêves finissent par se confondre grâce à elle, et qu'une réconciliation du couple se dessine peu à peu. L'ambivalence extrême des sentiments que peut susciter l'adaptation progressive à un lieu de séjour fait l'objet des observations les plus aiguës de ce récit. La place que chacun rêve d'occuper dans ce monde, en rapport *poétique* avec un certain entourage d'arbres, de rivières, ou de lumières, ne coïncide en effet presque jamais avec la place réelle qu'on peut y occuper. Toutes sortes de considérations économiques, morales, esthétiques et sociales, quand elles ne sont pas simplement « subjectives », viennent s'opposer à la pleine adhésion. En vérité, l'objet réel (la tour, qui pourrait être aussi bien un bateau, une île, ou même une simple chambre) pose la question la plus tranchante : faut-il ou non s'accommoder de la réalité, peut-on accepter ou non d'y vivre son rêve, en oubliant du même coup le privilège immense que cela implique ? Jérôme Peignot, qui ne formule pas

la question dans ces termes, la vit cependant jusqu'à l'écoeurement, ou au vertige. Mais le lecteur attentif, qui veut déchiffrer les intentions réelles qui président à l'élaboration de son texte, ne peut que se la poser du même coup à lui-même. Bien entendu, une telle franchise dans l'analyse qui est ainsi faite ne peut qu'embarrasser ceux qui ne se posent jamais de questions de cette sorte dans leurs rapports économiques et sociaux et avec la réalité, comme ceux qui entendent dissocier toute discussion théorique (ou idéologique) de leur propre expérience vécue. Il va sans dire que, loin de me répugner, une telle franchise, même si elle peut sembler naïve, ne me gêne moi-même en aucune manière. Bien au contraire, le rêve qu'un écrivain peut cristalliser autour d'une femme qui tente de s'enraciner dans le monde par l'identification à un lieu et à quelques murs de grande beauté, ce rêve met en lumière les contradictions réelles qui existent, dans notre société, entre tous les désirs et toutes leurs formes de réalisation, quelles qu'elles soient.

Bien entendu, la critique dont je parlais plus haut n'a procédé à aucune analyse de ce genre pour rendre compte de ce livre. Et c'est pourtant ce qui fait sa très grande qualité. La tour de Jérôme Peignot est le contraire d'une « tour d'ivoire » ou d'un prétexte à « littérature », précisément parce qu'il refuse de s'y laisser enfermer, et qu'il oppose continuellement la nécessité à laquelle il obéit en écrivant à la nécessité d'un accord *amoureux* avec le monde. Qu'il souffre de cette contradiction, c'est l'évidence même. Mais qu'on lui en fasse reproche, c'est se donner bonne conscience à bon compte. C'est précisément parce qu'il écrit pour tenter de répondre à toute ces questions que son écriture trouve sa résonance, et annonce des prolongements qui seront peut-être des éléments de réponse. Mais ce n'est pas en surchargeant la caricature douloureuse que Jérôme Peignot fait souvent de lui-même dans ses propres livres d'une caricature supplémentaire qu'on convaincra ceux qui savent distinguer un écrivain d'un faiseur. La théorie n'est rien d'autre que la recherche de la vérité. Ceux qui prétendent détenir la seconde grâce à la première s'illusionnent encore davantage sur eux-mêmes qu'un homme qui sait, à propos des événements les plus ténus de sa vie, s'interroger de manière radicale.

La leçon d'écriture que l'on donne aujourd'hui, au nom d'idéologies apparemment opposées, à certains écrivains authentiques, n'est rien d'autre que cette vieille leçon de morale que l'on veut toujours infliger à ceux qui osent dire tout haut ce qu'ils pensent, et refusent de déguiser leur vie pour entrer dans le plus artificiel de tous les paradis : celui de l'Histoire ou de l'Académie.

Alain Jouffroy